

Pour sa fille, le baron se résigna à ne pas faire un sacrifice inutile. Il garda son petit avoir et Desarceaux fut perdu.

La mort de l'infortuné commerçant avait rompu le premier lien qui rapprochait le baron de Savenay des Desarceaux. Cependant le gentilhomme avait le caractère trop haut placé pour abandonner à jamais Antoinette et Raphaël. Il alla donc les chercher jusqu'au fond de cette rue de Venise qu'ils avaient choisie pour tombeau.

Il y vint d'abord à plusieurs reprises, accompagné de sa fille. Il fut envers la veuve ruinée aussi poli, aussi affectueux, aussi plein d'égards que s'il se fût trouvé devant une reine. Mais il voyait bien derrière le sourire forcé de la pauvre femme quelle horrible contrainte elle s'imposait.

Peu à peu il se montra moins assidu. Plus tard, quand sa fille devint jeune personne, il se contenta de l'y envoyer sous l'escorte de Marguerite.

En effet, la visite de Berthe était toujours bien accueillie par madame Desarceaux. Elle considérait un peu comme sa fille cette orpheline qu'elle avait pour ainsi dire élevée, qui avait grandi sous ses yeux, presque dans sa maison, à côté de son fils.

Quant à Raphaël, il n'était allé chez le baron de Savenay que huit fois depuis huit ans, — le 1er janvier de chaque année.

Ainsi le baron avait eu beau s'en défendre, la misère avait fini par creuser insensiblement un abîme entre sa famille et celle des Desarceaux.

II

OU M. DE SAVENAY DONNE CARRIÈRE A SES RÉTICENCES.

Raphaël avait parfaitement compris toutes ces nuances. Dans l'affabilité avec laquelle le recevait aujourd'hui M. de Savenay il y avait un peu de bienveillance protectrice, de condescendance même.

Berthe seule se rappelait et, dans le Raphaël d'aujourd'hui, voyait toujours le Raphaël d'autrefois.

S'occupait-elle jadis de savoir s'il était riche ou pauvre ? Non ; il lui suffisait de le trouver bon et beau.

Elle ne pouvait s'empêcher de regarder alternativement son père et Raphaël, de les détailler pour ainsi dire l'un après l'autre et d'établir une comparaison. Or, plus elle se livrait à cet examen, plus elle trouvait entre eux de ressemblance absolue.

N'employaient-ils pas le même langage choisi ? N'avaient-ils pas les mêmes manières distinguées ? Ne portaient-ils pas aussi avantageusement la même simple toilette ? N'avaient-ils pas les mêmes sentiments élevés ? A quelle échelle se mesurait donc cette indéfinissable, mais colossale distance, que les hommes établissent entre eux, suivant qu'ils sont nés de tel ou tel père ?

C'est qu'en effet, plus Berthe les considérait, plus elle trouvait que la comparaison tournait à l'avantage de Raphaël. Il était plus jeune, plus beau, plus courageux même. M. de Savenay en était convenu lui-même.

Enfin, et par-dessus tout, la jeune fille ne pouvait pas oublier que Raphaël l'avait vue grandir et avait eu pour son extrême jeunesse des attentions incalculables.

Quant à lui, pendant ce repas délicieux qui lui rappelait tant de souvenirs disparus, il n'avait pas cessé de regarder Berthe. Et il l'admirait si franchement qu'elle s'en aperçut et rougit jusqu'aux oreilles.

Lorsque le déjeuner fut terminé, il fallut bien s'en aller ! Raphaël serra la main du baron et un peu plus fort celle de Berthe, qui ne put réprimer un léger tressaillement.

Il partit, mais ses yeux brillaient d'une joie profonde lorsqu'il franchit le seuil de la porte. Il avait maintenant la certitude de n'avoir pas perdu le cœur de celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer.

Cependant M. de Savenay n'avait pas assisté indifférent à ces mutuelles expansions des deux jeunes gens. Evidemment,

malgré le temps écoulé, la distance qui les séparait, ces enfants se souvenaient du passé et renouaient pour ainsi dire connaissance. La familiarité des anciens jours ne tarderait donc pas à revivre, si l'occasion les rapprochait encore.

Or, voilà ce que le baron aurait souhaité empêcher.

Il prit le bras de sa fille, qui demeurait rêveuse à la place où Raphaël l'avait quittée, et l'entraîna dans sa chambre en caressant sa petite main blanche.

— Viens, mon enfant, dit-il avec une douceur perfide, viens, j'ai beaucoup de choses à te raconter.

— Est-ce amusant ? demanda Berthe étourdiment.

— Dame... c'est selon... répondit le gentilhomme avec embarras.

Il fit signe à Berthe de s'asseoir et prit place en face d'elle. Berthe se renversa dans son fauteuil. Il lui semblait, en dépit de l'aménité paternelle, que cet entretien ne serait pas gai.

— Nous n'allons pas beaucoup dans le monde, commença le baron, et cela pour des raisons que tu connais aussi bien moi, mais, enfin, nous y allons quelquefois. Eh bien ! dis moi : parmi les personnes que nous rencontrons, quelle est celle qui t'a le plus frappée ?

— Mon Dieu, je serais fort en peine de vous le dire, fit Berthe avec indifférence. Quand je jette les yeux autour de moi, je ne vois pas grand'chose qui m'intéresse. Les femmes, dont je ne parle que pour mémoire, puisqu'elles ne sont pas en cause, se divisent en deux classes bien distinctes : les jeunes, qui ne parlent jamais que de toilettes, de bals, de promenades, de pièces en vogue et du ténor à la mode ; les vieilles, qui ne s'entretiennent que de la cour de Louis XVIII ou de Charles X, toutes choses que je ne connais pas...

— Mais les hommes, interrompit le baron avec un peu d'impatience.

— Quant aux hommes, répondit Berthe, j'en fais trois catégories bien tranchées ; les jeunes gens, les hommes jeunes, et les hommes... mûrs.

Les jeunes n'ont guère autre chose dans la bouche que les paris qu'ils ont gagnés ou perdus pour ou contre le cheval favori, les bijoux qu'ils ont commandés, le tailleur qu'ils ont choisi, la coupe de l'habit qu'ils porteront demain. Quant à leur tenue, à voir le sans-façon et le débraillé qu'ils affectent, il faut que je me sache en face des plus grands noms de la noblesse française pour ne pas croire que c'est à des palefreniers que j'ai affaire.

— Très bien. Ceux-là sont donc jugés, fit joyeusement le gentilhomme, et les hommes jeunes ?

— Les hommes jeunes sont un peu plus discrets et ont un peu plus de tenue, j'en conviens ; mais le pur sang fait toujours les frais de la conversation. Qu'il s'agisse d'un cheval de selle ou d'un attelage, cela ne varie guère. La performance de ces animaux est leur unique souci. Ils ont détrôné le veau d'or pour mettre le cheval à sa place, et, pour parler de ce nouveau dieu, ils ont inventé un langage qui est une sorte de catéchisme auquel les profanes comme moi n'entendent rien.

Ils panachent aussi ces entretiens hippo-anglo-français des pertes qu'ils ont essuyées au Cercle, du duel de M. X... avec M. Z... D'art, de littérature, il en est si peu question dans leurs discours, qu'on les croirait de la force de celui qui reprochait à ce fainéant de sculpteur Milo d'avoir fait une Vénus qui n'a pas de bras.

— Tudieu ! quel pamphlétaire tu ferais ! s'écria le baron de plus en plus joyeux. Voyons, passons aux hommes... mûrs, comme tu dis.

— Ceux-là, c'est différent, fit Berthe, sans sortir de sa dédaigneuse indolence. Ils sont un peu revenus des joies de ce monde ; ils ne courent pas avec les jockeys, ils sont friands de scandales, ils perdent moins au Cercle, où ils ne passent plus de nuits ; ils lisent, ils savent, ils causent à peu près sensément de tous et sur tout ; ils sont élégants, prévenants, polis, aimables, spirituels quelquefois.

— Oh ! que de qualités ! se récria M. de Savenay, ravi.

— Sans doute, fit Berthe ; malheureusement ils ont un défaut.